

Euphrosyne,
1914 et deux pacifistes
charentais

Daniel Ramat

**Euphrosyne,
1914 et deux pacifistes
charentais**

Tome 2

LES ÉDITIONS DU NET
126, rue du Landy 93400 St Ouen

Du même auteur :

Les bagnassoutes (Geste éditions 2006)
Souvenirs de classes (Geste éditions 2009)
Décor naturel (Éditions du Net 2014)
Les Gueurlets (Geste éditions 2015)
24, rue Parmentier Oujda (Éditions du Net 2015)
Caroline (Éditions du Net 2016)
Nez-Fleuri (Éditions du Net 2017)
La Gueton (Éditions du Net 2018)
Oublis enfouis (Éditions du Net 2019)

À Cyril

« Nos ennemis d'hier sont aujourd'hui nos alliés, pourquoi nos ennemis du moment ne seraient-ils pas nos amis demain ? »

(Marie et François Mayoux)

De retour au front

Georges attendait. Des heures. Des jours. Et puis des coups de sifflet, des ordres aboyés et il fallait escalader les échelles, ramper sous les barbelés, galoper, gueuler à s'en arracher la gorge entre des pulvérisations de terre, de pierres, de débris divers. Fracas, vociférations, hurlements. Patauger, glisser, se relever. Explosions. Foncer et ne rien voir, ne rien ressentir, ne rien penser, n'être plus qu'un pantin armé d'un dérisoire fusil contre des mitrailleuses et des canons crachant des flots de flammes, charcutant à vif des hommes ivres de gnole et d'effroi.

Verdun. Cela faisait deux ans que Georges et des centaines de milliers d'hommes subissaient ce que l'humanité n'avait jamais encore inventé pour se détruire avec autant d'avidité, de célérité, d'efficacité. Summum du progrès ! Armes nouvelles enfin en action, en immersion ! C'est quand même quelque chose l'esprit humain quand il se met à réfléchir et à trouver comment réussir à faire place nette, à chasser les importuns, à se débarrasser de ceux qui pensent petit, ceux qui ne voient pas plus loin que le bout de leur nez. C'était si simple et ils avaient trouvé : il suffit de vouloir pulvériser l'horizon ! Voilà pourquoi l'homme est venu sur terre ! Voir loin. Très loin. Beaucoup plus loin encore... Et l'horizon était rouge de sang et de feu. Hommes volatilisés.

Explosions toutes les 5 à 10 secondes. Six heures à être exposés aux chocs, aux gaz, aux vibrations. La terre roule des flots de cadavres. Obus de 77, 150, 210... Qui dit mieux ? Oui 400 par ici, le 25 septembre 1916 à Verdun. Deux mille pièces à feu tirent sans arrêt pendant une heure et demie. Des trous de 30 mètres de large.

Les ondes de choc font éclater les tympans et les cerveaux suivent. Des obus explosant sont dangereux à plus de 200 mètres de leur point d'impact. Difficile de respecter *une distanciation sociale*. Dans ce périmètre, il y a du monde qui s'acharne à vouloir rester en vie pour tuer ! Difficile, oui, très difficile de se maintenir calme et serein... C'est l'hystérie sur le Chemin des Dames sur lequel roulèrent les filles d'un roitelet volage en gloussant voilà quelques siècles...

Pour parfaire leur rendement, certains obus contiennent des cylindres de toile goudronnée remplis de poussière de poudre. Ces petites merveilles d'un génial inventeur brûlent pendant deux minutes. Gare à celui qui en reçoit sur sa capote ! Un canon de 75, correctement servi par des soldats particulièrement bien au point, vous ratisse sans barguigner 400 000 mètres carrés durant son existence. Pas d'obsolescence programmée. C'est du solide ! Et quelle satisfaction morbide devant tous ces corps mutilés, rognés, éventrés. D'autres encore en bon état mais pas pour autant très vivaces. Des regards hagards. Des visages blafards si la terre pudique ne vient pas les recouvrir. Des membres curés jusqu'à l'os. Des jambes et des bras si entremêlés qu'il est vain de vouloir les dénouer et de chercher à les rendre à leur propriétaires. Partis sans demander leurs restes. Négligence totale. Insouciance de la jeunesse massacrée...

Les charrettes passent. On entasse. On creuse. On déverse. Les yeux restent secs chez les fossoyeurs. Il y a déjà bien longtemps que les larmes sont une illusion de compassion. « Par culpabilité patriotique, il faut se taire. »

Compter tous ces cadavres ? On se gratte le front, on spéculer un peu, on respire un grand coup un air pas très pur... Durant les cinq premiers mois où l'étripage a commencé, au doigt mouillé, on dénombrait environ 300 000 morts. Détails ? Rien que pour le 22 août 1914 : 27 000. Pas mal...

Dès 1914, constatant que certains survivants au bout d'un seul mois de ces confrontations hostiles avaient tendance à renâcler, dès le 6 septembre la cour martiale fut instituée. Composée de 3 juges avec aucune possibilité d'instruction et sans recours en grâce

en cas de flagrant délit de désobéissance. Un colonel, particulièrement strict avec le règlement, n'hésita pas à tirer sur ses hommes qui refusaient d'avancer plus loin. D'ailleurs une loi l'y autorisait : un soldat qui désobéit doit être fusillé. (Il en était fait de même avec certains prisonniers : cela évitait de se priver d'hommes qui avaient mieux à faire que de les garder.)

Comment survivre dans cet enfer ?

Georges avait appris par François Mayoux que dès le 28 août 1914 deux gars de Dignac, : Jean Audoin et François Bouthion, avaient été tués à Moislains en Picardie. (466 tués. Seulement 99 identifiés. Un flot de sang se mêlait à la pluie dans le centre du village le lendemain, histoire de rappeler aux habitants qu'un peu plus haut, ce n'était pas de la rigolade.) Le premier avait trente-six ans. Le second trente. Il lui avait dit aussi qu'ils n'avaient toujours pas de nouvelles de Gustave Tourneur, le compagnon de Germaine. François, comme toujours dans ses courriers, joignait ses tracts pacifistes, afin de rappeler que la guerre n'est jamais la solution. Georges en était convaincu et pourtant il la faisait cette maudite guerre. Infime rouage qu'il était mais il se laissait broyer. *Par culpabilité patriotique, il faut se taire.* Il ne se rappelait plus où il avait capté ces mots mais ils les faisaient sien. Oui. Il avait enfin compris pourquoi il était là...

À force d'avoir culpabilisé en n'ayant pas la même sexualité que les autres, il avait voulu prouver qu'il faisait néanmoins partie de l'humaine condition. À cette différence s'était ajouté ce désir de ne pas avoir voulu bourrer de savoirs volatiles les têtes de ses élèves mais de leur avoir appris à réfléchir, de se situer à des années lumières de tout ce qui est vrai, et généreux, d'harmonieux en soi. Alors ? La guerre l'avait fait mentir. Il se punissait, assumait les conséquences d'un enseignement officiel à hauteur de fusil. Aller à l'école, ce n'était pas réussir à être heureux en toute connaissance de cause mais c'était se faire tuer. Contradictions à tous les étages... Il n'était jamais à sa place. Trop de pas de travers pour faire semblant d'être comme tous ceux qui l'entouraient...

Champ de bataille... Il avait survécu. Il avait pataugé dans le sang, sur les os, parmi tripes et oripeaux. Certains morts semblaient juste dormir. Allongés, à peine salis par la boue. Ceux-là seraient récupérables. On pourrait les renvoyer chez eux rapidement, estampillés morts au champ d'honneur ? On n'avait pas le temps de gérer ces fariboles larmoyantes... Et puis, pour faire encore plus joli, on ajouterait un petit mot de remerciement. Une citation pour leur mérite d'être *morts pour la civilisation*, comme disait François ? Pourquoi pas. C'était obligatoire pour les instituteurs qui figureront au livre d'or ouvert pour l'occasion. L'administration fait bien les choses. (Deux d'entre eux y sont mentionnés pour la fameuse journée glorieuse passée à Moislains. Les quinze autres, juste blessés, on les mentionnera à la rigueur mais ils devront faire mieux la prochaine fois pour être décorés à titre posthume.) Quant à tous ceux, méconnaissables, carcasses ou tas de chair, ils finiront entassés par cent, nombre défini par le génie. Combien de trous ? Combien ne purent être reconnus ? Et puis, hein, combien ont compté pour deux ou trois quand il fut question de pelleter ces amas qui restaient ? Allez, à vue de nez, cinq pour ce charnier. Cela nous évitera d'en creuser un autre. Faisons bonne mesure. Ne chipotons pas ! Merde Alfred, Victor, Robert, fossoyeur d'occasion, vous exagérez, c'étaient quand même des copains, des potes ! Et après ? Tu finiras comment toi ? Tu le sais ? Et moi ? Allez, ferme ta gueule et creuse. On nous a dit de les entasser par cent, respectons la consigne. Les rosbifs sont moins dégueulasses que nous, ils enterrent leurs morts par six et tête-bêche ! Que veux-tu, peuple maritime, ils ont l'habitude avec leurs conserves de sardines ou de pilchards. N'empêche, les boches, eux, ils font l'effort d'offrir des tombes individuelles à leurs soldats. Encore de l'enfumage pour nous ruiner le moral mon pauvre gars ! Comment veux-tu qu'ils fassent mieux que nous. Comment ne pas être réduits en charpie par des obus de 75 tombant par vingt à la minute. Et les autres : ceux de 150, 210 et que sais-je... J'ai compté et ce pendant des heures... Que récupérer là-dessous ? J'ai vu des trous de 30 mètres de diamètres. Cela en fait des clients pour la salle d'attente au

Paradis, non ? J'imagine, tiens, montant au ciel, à poil avec leurs petites médailles autour du cou. Ils doivent avoir l'air fin. Allez, creuse donc pauvre cloche. Il va faire nuit. Les rats et la gnôle nous attendent. Un dernier coup de pelle. Là. Ça fait plus propre, non ? On a fait de la place pour les suivants. Ce sera peut-être nous autant faire son lit correctement au carré...

Incroyable. Malgré tous les efforts de ses supérieurs pour que les armes ennemies fassent bonne chère avec lui, Georges restait en vie, sain de corps et d'esprit. Immangeable. Il devait avoir mauvais goût. Quelque-chose qui devait coller sur leurs langues de feu. Il sautait toujours comme un cabri. Est-ce qu'il serait encore demain méprisé ainsi par ces gloutonnes, ces ogresses, ces dévoreuses de chair humaine ? Lorsque l'on a très faim, on devient de moins en moins difficile... Avec une telle appréhension, comment pouvait-il dormir tranquille ? Pour se rassurer, il se disait simplement chanceux...

Ainsi, dès le 22 août 1914 il n'avait pas été comptabilisé parmi les morts de la bataille de Rossignol. Il avait pu gratter son képi dubitativement comme il le faisait à chaque fois qu'il revenait à son point de départ en fin de soirée après une cavalcade infernale. (27 000 soldats ce jour-là avaient été abandonnés à l'incompétence des instances dirigeantes.) Il s'était rendu compte dès le départ qu'il était entre de mauvaises mains. Et les jours, les semaines, les mois qui suivirent lui confirmèrent cette certitude. Il n'avait aucune chance de s'en sortir. Les dés étaient pipés. Il relevait donc le col de sa capote et patientait en griffonnant son petit carnet, cherchant l'inspiration en regardant passer des brancardiers trimbalant ce qui était plus des charognes que des humains, masses informes et gluantes empuantissant, dégoulinant. Il ne se plaignait pas. Marcher en bon état devenait rare autour de lui. Il était tout étonné d'être envié, d'être exemplaire, parmi tous ces éclopés.

Assaut. Défaite. Georges s'insultait à s'arracher les cordes vocales. Mais nom de Dieu, pourquoi avait-il suivi le troupeau ? Qui aurait pu lui répondre ? Personne ne l'entendait au milieu des explosions, des fumées suffocantes. Seuls ses godillots semblaient

avoir encore un semblant de vie. Tous fuyaient, tournant leurs talons à ce cimetière à ciel ouvert.

Crotté, les oreilles bourdonnantes, les yeux lui tombant des orbites, les jambes flageolantes ayant du mal à supporter ce qu'il avait enduré, il dut s'asseoir sur une caisse de munitions à moitié éventrée pour reprendre son souffle. Hagard, il saisissait à peine ce qui se passait autour de lui.

Repoussé par l'ennemi, son corps d'armée loin d'être au grand complet tant il venait d'être cisailé, haché menu par les mitrailleuses, avait rebroussé chemin. Horrifié, Georges avait tenté des entrechats, des sauts de carpes, des évitements pour ne pas piétiner les premiers fantassins gisant devant lui, premiers bataillons poussés dans la tourmente. Parmi eux des Africains, viande à canon toute trouvée. Ces Sénégalais, « la force noire » du général Mangin qui était rentré d'Afrique ventre à terre et langue gourmande avec ses hommes de couleur blanchissant sous les premières neiges. Venus renforcés les forces métropolitaines, ils avaient du mal à se dissoudre dans cet enchevêtrement de soldats brûlant, noircissant sous la fumée et dans leur crasse. Désignés volontaires par leurs chefs de villages, pour la plupart parce qu'ils avaient du mal à suivre l'ordre coutumier, ils avaient éveillé tout de suite l'intérêt de Georges dès qu'il avait pu les approcher. Méfiants avec raison, ils ne se mêlaient pas aux viriles empoignades. Habitué au patois de ses élèves parlant un français aléatoire, Georges n'avait pas trop de mal à rentrer en relation avec eux. Ils payaient eux aussi un lourd tribut. Il avait dû en piétiner quelques-uns, éviscérés, mélangés à quelques Normands guère plus présentables, qui ne les appréciaient pas beaucoup de leur vivant en se précipitant vers sa tranchée. Ils n'éviteraient plus les bidons qu'ils recevaient lorsqu'ils chantaient de si belles mélodies qui donnaient le cafard avant de s'abrutir de sommeil...

Combattre

Recroquevillé, épuisé, haletant, Georges reçut une franche bourrade dans le dos.

– *Fan d'cheun ! Olé ti pas not' mait' d'école ast'heure ?*

Si loin de sa Charente, ainsi secoué et interpellé dans un patois qui était le sien, hébété, Georges se frotta les yeux et découvrit un gars rondouillard venant de lâcher son brancard pour le saluer et qu'il reconnut sans peine malgré sa dégaine plus proche d'un vagabond que d'un soldat correctement harnaché. Recouvert d'immondices qu'il ne voulut point identifier, puant pire qu'un renard en rut, c'était bien Victor, le fils aîné de Viléon. Il l'avait perdu sans trop de regret dès son arrivée. Il avait été orienté vers une autre unité que la sienne.

Il trépignait, ne cessait de gigoter devant lui :

– Pas possible ! Pas possible ! Et toujours vivant vous aussi !
Ça fait plaisir !

Il se lança dans une évocation de son épopée personnelle qu'il ponctuait de claquements de langue montrant ainsi qu'il était heureux de le revoir. Georges se força à lui sourire avec bienveillance. Par bonheur, tellement excité, il n'eut pas à lui répondre. Il parlait pour deux. Il semblait se mouvoir avec aisance au milieu de toute cette tuerie qui n'avait pas l'air de l'émouvoir plus que ça. Il est vrai qu'il était habitué à la barbaque. Il aidait régulièrement le boucher de Signac à abattre ses bêtes. Repousser hors de l'abattoir à grands coups de balai le sang d'une vache de retour ou celui d'un homme sans retour possible, après tout, ne diffère guère.